

PRESSIA

PAPILLONS DE NUIT

Le hall d'entrée du quartier général de l'ORS est faiblement éclairé par quelques lampes à huile artisanales suspendues aux poutres apparentes du haut plafond. Les survivants dorment sur des tapis et des couvertures, recroquevillés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Leurs corps retiennent une chaleur humide collective, bien que les grandes fenêtres n'aient pas été obturées. Leurs châssis vides sont bordés de lambeaux de rideaux de gaze. La neige entre et volette dans la pièce, comme si des centaines de papillons de nuit y étaient attirés par la promesse de tubes de verre lumineux contre lesquels se précipiter.

Il fait sombre au-dehors, mais c'est presque le matin, et certains parmi les lève-tôt commencent à ouvrir les yeux. Pressia a de nouveau veillé toute la nuit. Parfois, elle est si absorbée par son travail qu'elle en perd la notion du temps. Elle tient un bras mécanique qu'elle vient de fabriquer avec des bouts de ferraille qu'El Capitan lui a rapportés – une pince en argent, un coude muni d'un roulement à billes, un vieux fil électrique pour l'attacher et des lanières de cuir qui ont été mesurées pour faire le

tour du mince biceps de l'amputé. Un gosse de neuf ans dont les cinq doigts ont fusionné ensemble, presque palmés – inutiles. Elle chuchote son nom d'une voix rauque : « Perlo ! Tu es là ? »

Elle avance au milieu des survivants, qui changent de position en marmonnant. Elle entend un miaulement aigu. « La ferme ! » lance une femme. Pressia voit quelque chose se tordre sous le manteau de cette dernière, puis une tête de chat noire et soyeuse apparaît contre son cou. Un bébé pleure. Quelqu'un pousse un juron. Une chanson s'élève d'une gorge masculine, une berceuse... Les filles fantômes, les filles blafardes, les filles fantômes. Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ? Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie... Le bébé se calme. La musique opère toujours, elle apaise les gens. Nous sommes des malheureux, mais nous sommes encore capables de ça – des chansons qui s'élèvent à l'intérieur de nous. Elle aimerait que ceux du Dôme le sachent. Nous sommes brutaux, certes, mais également capables d'une tendresse, d'une bonté, d'une beauté frappantes. Nous sommes humains, remplis de défauts, mais toujours bons, n'est-ce pas ?

« Perlo ? » insiste-t-elle, serrant le bras artificiel sur son sein. Parfois, dans de telles foules, elle cherche maintenant son père – même si elle ne se souvient pas de ses traits. Avant de mourir, sa mère lui a montré les cinq tatouages animés de pulsations sur sa poitrine – l'un appartient au père de la jeune fille, preuve qu'il a survécu aux Détonations. Bien sûr, il ne se trouve pas ici. Il n'est sans doute pas même sur ce continent – ou ce qu'il en

reste. Mais elle ne peut s'empêcher de scruter le visage des survivants à la recherche de quelqu'un qui lui ressemble un peu – des yeux en amande, des cheveux noirs brillants. Elle ne peut s'empêcher de chercher, si irrationnelle que soit l'idée qu'elle le trouvera un jour. Elle a traversé tout le hall et arrive devant un mur couvert d'affiches. La griffe noire, qui autrefois terrorisait les survivants, a fait place au visage d'El Capitan – l'air sévère et la mâchoire volontaire. Elle parcourt du regard la rangée d'affiches, les yeux de l'homme tous alignés, son frère Helmud comme une petite masse dans son dos. Au-dessus de sa tête, on lit : VOUS ÊTES CAPABLE ET FORT ? REJOIGNEZ-NOUS. LA SOLIDARITÉ NOUS SAUVERA. L'officier a trouvé ce slogan et il en est fier. Dans leur partie inférieure, de petits caractères annoncent la fin des Fêtes de la Mort (les équipes de soldats de l'ORS chargées d'abattre les faibles et de rassembler leurs corps dans un champ ennemi) et de la conscription obligatoire à seize ans. Aux volontaires, El Capitan promet le Pain sans Peur. Peur de quoi ? L'ORS a un passé sombre. Les gens étaient capturés et mis en détention, on leur désapprenait à lire, on se servait d'eux comme cibles vivantes...

Tout cela est révolu. Les affiches ont fonctionné. Il y a à présent plus de recrues que jamais. Elles échouent là en provenance de la ville, en haillons et affamées, brûlées et fusionnées. Parfois, elles se présentent par familles entières. Il explique à Pressia qu'il doit commencer à renvoyer certaines. « Ce n'est pas l'État-providence. J'essaie de mettre sur pied une armée, ici. » Mais, jusque-là, elle l'a toujours convaincu de les laisser toutes rester.

« Perlo ! » murmure-t-elle, longeant le mur, laissant sa main glisser par-dessus les bords ondulés des affiches. Où est-il ? Les rideaux ont l'air de ruer vers l'intérieur du hall. La neige est aspirée au-dedans comme si la vaste salle inspirait profondément.

Une famille a tendu une couverture sur un bâton, créant une sorte de tente pour arrêter le vent. Quand elle était petite, elle avait l'habitude de monter des tentes, dans l'arrière-boutique du salon de coiffure incendié, avec une chaise, la canne de son grand-père et un drap. Elle y jouait à la maîtresse de maison avec sa meilleure amie, Fandra. Son grand-père les appelait des tentes pour chiots, et Fandra et elle poussaient de petits aboiements. Il riait si fort que le ventilateur dans sa gorge s'emballait. Elle ressent un pincement au cœur – pour le vieil homme et pour son amie, tous les deux morts, ainsi que pour son enfance, morte également.

De l'autre côté des fenêtres, des gardes surveillent l'intervalle d'une quinzaine de mètres qui entoure le quartier général de l'ORS, car les membres des Forces spéciales, lâchés par le Dôme, sont de plus en plus nombreux. Quelques semaines plus tôt, on les a aperçus en train de bondir dans les bois – leurs silhouettes de colosses renforcées par une musculature animale, leur peau recouverte d'une matière synthétique pour le camouflage. Ils sont agiles, quasiment silencieux, incroyablement rapides et forts, et bien équipés : leurs armes sont incrustées dans leur corps. Ils traversent les Champs de Ruines comme des flèches, foncent entre les arbres, parcourent les rues à la vitesse de l'éclair –

calmes et furtifs, effectuant des balayages de routine dans toute la ville. Ils veulent avant tout Partridge, le demi-frère de Pressia. Celui-ci est protégé par les Mères, de même que Lyda – une Pure, comme lui, qui a été envoyée par le Dôme et manipulée comme un pion – et Illia, qui était l'épouse du chef de l'ORS, son tordu de mari, qu'elle a tué. On dispose de bribes d'informations à leur sujet grâce à de vagues rapports adressés par les soldats de l'ORS, qui ont tous très peur des Mères. L'un de ces rapports précise que ces dernières apprennent à Lyda à se battre. Ce n'est qu'une fille du Dôme nullement préparée aux déserts cendreaux, encore moins à la vie avec les Mères, qui peuvent être tendres et loyales, mais aussi barbares. Comment tient-elle le coup ? D'après un autre rapport, Illia ne tiendrait pas le coup, elle. Pendant toutes ces années, elle a vécu bien à l'abri dans la ferme, et maintenant ses poumons sont pris d'assaut par les tourbillons de cendres.

Tous ceux qui ont assisté aux derniers instants de la mère de Pressia doivent être sur leurs gardes. Ce sont eux qui connaissent la vérité à propos du Dôme et de Willux, et peut-être possèdent-ils quelque chose que ce dernier continue à chercher – les ampoules. Bradwell et El Capitán ont raflé tout ce qu'ils ont pu dans le bunker de sa mère après sa disparition. Partridge a les ampoules à présent, et il les garde à l'abri, plein d'espoir. Elles seraient très importantes pour Willux – grâce à elles, à un autre ingrédient et à la formule pour les mélanger, il pourrait sauver sa propre vie. Les ampoules sont puissantes, certes, mais ici, à l'extérieur, elles sont trop dangereuses et imprévisibles pour être utiles. Ce sont des souvenirs.

Combien de temps encore les Mères pourront-elles cacher Partridge ? Assez longtemps pour que son père meure ? C'est le grand espoir : qu'Ellery Willux meure bientôt, et que Partridge soit en mesure de renverser le Dôme de l'intérieur. Parfois, Pressia a le sentiment qu'ils sont tous maintenus dans un état d'attente, conscients que quelque chose doit céder, et qu'alors seulement le futur prendra forme.

Cricri bat des ailes dans la poche de son pull. Elle glisse la main à l'intérieur et caresse du doigt le dos de la cigale mécanique. « Chut..., souffle-t-elle. Tout va bien. » Elle ne voulait pas la laisser dans sa petite chambre, toute seule. Ou bien était-ce qu'elle ne voulait pas rester seule elle-même ?

« Perlo ! Perlo ! »

Et, finalement, elle entend le gamin. « Ici ! Je suis ici ! » Il se précipite vers elle, slalomant entre les survivants. « Tu l'as terminé ? »

Pressia s'agenouille. « Voyons si ça va. » Elle passe la sangle de cuir autour de son bras, la fixe grâce aux lacets en cordon électrique. La main fusionnée du garçon peut donner des tapes. Elle l'incite à exercer une pression sur un petit levier.

Perlo fait un essai. La pince s'ouvre, puis se ferme. « Ça marche. » Il ouvre et referme la pince rapidement, encore et encore.

« Ce n'est pas parfait, commente-t-elle, mais ça aidera, je pense.

— Merci ! » Il s'exclame si fort que quelqu'un sur le sol, non loin de là, lui intime de se taire. « Tu pourrais peut-être fabriquer quelque chose pour toi, chuchote-t-il, en

fixant la tête de poupée. Je veux dire, peut-être y aurait-il quelque chose... »

Elle incline la tête de poupée, si bien que ses paupières clignent – l'une est légèrement collée par la cendre, aussi son clic est-il plus lent, décalé avec l'autre. « Je ne crois pas que rien puisse être fait pour moi, mais je me débrouille. »

La mère du garçon l'appelle à voix basse. Il se retourne brusquement, levant son bras triomphalement, et file le lui montrer.

Et alors retentit un lointain coup de feu, une détonation suivie de vibrations. Pressia s'accroupit instinctivement et plonge la main dans sa poche pour protéger Cricri. Elle la prend et la serre contre son sein. La mère de Perlo attire son fils près d'elle. Pressia sait qu'il s'agit probablement d'un soldat de l'ORS qui vise des ombres mouvantes. Les tirs isolés ne sont pas inhabituels. Mais cela n'empêche pas sa poitrine de se contracter dans la région du cœur. Perlo, sa mère, un coup de feu... ces choses se mélangent et elle se souvient du poids du fusil dans ses bras, de l'avoir soulevé, d'avoir visé, fait feu. Encore maintenant, elle a les oreilles qui bourdonnent et elle voit s'élever la brume sanglante. Elle lui remplit la vue. Des fleurs rouges devant ses yeux, comme celles qui jaillissent du sol dans les Champs de Ruines. Elle a appuyé sur la détente, mais à présent elle ne sait plus si c'était la bonne chose à faire. Elle ne parvient pas à s'éclaircir les idées à ce sujet. Sa mère est morte. Morte.

Elle marche rapidement, longeant les bords du hall, les affiches qui s'étalent interminablement. Elle tient Cricri

délicatement dans sa paume. Quand elle arrive à une fenêtre, elle observe au-dehors, timidement.

Du vent. De la neige. Les nuages tels des amas de cendre courant à travers le ciel. Elle discerne une étoile brillante (une rareté) et, en dessous, la lisière de la forêt, les arbres cassants, recroquevillés et courbés. Elle distingue les uniformes des soldats, et le reflet occasionnel d'un fusil, les fins voiles de leur souffle s'élevant dans le froid au-dessus de la pente. Elle voit le visage de sa mère étendue sur le sol de la forêt, puis il est effacé. Disparu.

Au-delà des soldats, ses yeux tâtonnent à travers les arbres. Y a-t-il quelque chose, là dehors – quelque chose qui voudrait entrer ? Elle imagine les combattants des Forces spéciales tapis dans la neige. Ont-ils seulement besoin de dormir ? Ont-ils, en partie, du sang froid, sous leurs peaux couvertes d'une fine mousseline de glace ? Tout est calme, étrangement, pourtant il y a une sorte d'énergie lovée sur elle-même. Il a neigé voici trois jours (une poudre légère au début, plus dense par la suite) et, maintenant, la pelouse est recouverte de plus de cinq centimètres de glace, sombre et vitreuse, tandis que les flocons continuent à tomber.

Elle sent quelqu'un lui saisir le coude. Elle se retourne. C'est Bradwell, la double cicatrice qui remonte le long de sa joue, ses cils noirs, ses lèvres charnues gercées par le froid. Elle regarde sa main, rouge et rugueuse. Les larges jointures de ses doigts sont marquées de cicatrices et belles. Comment des jointures peuvent-elles être belles ? Pressia se pose la question. C'est comme si le garçon les avait inventées.

Mais entre eux, ce n'est plus pareil.

« Tu m'as entendu t'appeler ? » demande-t-il.

Elle a l'impression qu'il lui parle depuis sous l'eau. Autrefois, alors que la ferme brûlait, elle a eu le courage de lui faire promettre de leur trouver une maison pour tous les deux, mais c'était uniquement parce qu'elle ne croyait pas vraiment que ce moment se prolongerait. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va ? Tu as l'air hébétée.

— Je devais juste apporter un bras à un gamin, et il y a eu un coup de feu. Mais ce n'était rien. » Elle n'avouera pas qu'elle voit du rouge feu exploser devant ses yeux, pas plus qu'elle ne reconnaîtra sa peur de tomber amoureuse de lui. C'est une chose qui ne fait pour elle aucun doute : tous ceux qu'elle a aimés dans sa vie sont morts. Sachant cela, comment pourrait-elle aimer Bradwell ? Elle le fixe et les mots résonnent dans sa tête : Ne l'aime pas. Ne l'aime pas.

« Tu n'as pas dormi ? s'enquiert-il.

— Non. » Elle remarque que ses cheveux sont dressés en bataille sur sa tête. Ils ont tous les deux la faculté de disparaître pendant plusieurs jours. Lui est complètement obsédé par les six Boîtes noires qui ont émergé des restes carbonisés de la ferme, et passe pour cette raison des jours et des jours terré dans l'ancienne morgue, dont il a fait son séjour au quartier général. Pressia est absorbée par la fabrication des prothèses. Lui a toujours envie de comprendre le passé, tandis qu'elle se consacre à aider les gens ici et maintenant. « Toi aussi tu es resté debout toute la nuit ?

- Euh, oui. On dirait. C'est le matin ?
- Presque.
- Alors, oui. J'ai fait un pas décisif avec l'une des Boîtes noires. Elle m'a mordu.
- Mordu ? » Cricri bat des ailes nerveusement dans sa paume.

Il lui montre une petite piqûre sur son pouce. « Pas fort. Ce n'est peut-être qu'un avertissement. Elle m'aime bien, maintenant, je crois. Elle s'est mise à me suivre dans la morgue comme un petit chien. » La jeune fille avance à travers la salle, passant devant de nouvelles affiches de recrutement d'El Capitan, et Bradwell la suit. « Je les ai étudiées séparément, puis réunies. Elles contiennent des informations sur le passé (pour autant que je peux en juger) mais elles ne sont pas connectées pour les transmettre. Ce ne sont pas des espions du Dôme, ni rien de ce genre, ce dont je devais avoir le cœur net. Si elles ont jamais eu ces capacités, elles les ont perdues. » Il est lancé, mais Pressia ne s'intéresse pas aux Boîtes noires. Elle est lasse de le voir essayer de prouver l'exactitude de la théorie de ses parents sur une conspiration du Dôme, sa version de la vérité, l'Histoire de l'Ombre, et tout ça. « Et celle-ci, je ne peux l'expliquer... celle-ci est différente. C'est comme si elle me connaissait.

- Qu'as-tu fait pour qu'elle te morde ?
 - J'étais en train de parler.
 - De quoi ?
 - Je ne pense pas que tu veuilles le savoir. »
- Elle s'arrête et le dévisage. Il fourre ses mains dans ses poches. Les oiseaux dans son dos agitent leurs ailes,

inquiets. « Bien sûr que je veux le savoir. C'est ainsi que tu as débloqué la Boîte, non ? C'est important. »

Il prend une profonde inspiration, et retient un instant son souffle. « OK alors, je délirais à ton sujet. »

Bradwell et elle n'ont jamais parlé de ce qui s'est passé à la ferme. Elle se rappelle la façon dont il l'a tenue, la sensation de ses lèvres contre les siennes. Mais ce genre d'amour n'est-il pas condamné ? L'amour est un luxe. Il la contemple à présent, la tête inclinée, ses yeux rivés aux siens. Elle sent une vague de chaleur la traverser. Ne l'aime pas. Elle n'arrive même pas à le regarder. « Oh ! fait-elle. Je vois.

— Non, tu ne vois pas. Pas encore. Viens avec moi. » Il la conduit le long d'un couloir, avant de tourner. Et là, assise à côté de la porte, attendant patiemment, se trouve une Boîte noire. Elle a à peu près la taille d'un petit chien, effectivement – le type que son grand-père appelait un terrier, et qui aime tuer les rats.

« Je lui ai dit d'attendre, et elle a attendu, déclare Bradwell. Voici Fanny. »

Cricri pointe son nez hors de la paume de Pressia pour voir par elle-même. « Est-ce qu'elle sait s'asseoir et donner la patte ?

— Je crois qu'elle en sait vachement plus que ça. »